

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 17

MONTREAL, 29 SEPTEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.



L'ART DE POSER AU THÉÂTRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 SEPTEMBRE 1894



Tout vient à point à qui sait attendre, même le désappointement.

Vous parlez de fermer les buvettes ! Commencez donc par fermer les buveurs.

La transmission la plus prompte du père au fils est celle de ses vieux pantalons.

Lorsqu'un homme devient grand-père, il commence à trouver que sa femme vieillit.

La chaussure qui tombe sous la brosse du petit frotteur de bottes a un avenir brillant.

Si un homme se lève quand le jour perce, il n'est pas étonnant qu'il perde du temps par cet accroc.

Tant que deux femmes ennemies ne se sont pas traitées de laides, il existe une chance de les réconcilier.

Deux hommes ensemble se parlent et s'écoutent, deux femmes ensemble ne s'écoutent pas, mais s'examinent.

Avez-vous remarqué que la noirceur vient beaucoup plus vite pour les scieurs de bois que pour les joueurs de croquet.

Les voilà maintenant qui fabriquent du miel artificiel. Je ne croirais pas plus à cela qu'à un baiser envoyé par la poste.

La prison qui est fermée à clef jour et nuit est toujours remplie ; l'église qui est toute grande ouverte est toujours déserte.

Un pharmacien annonce un remède efficace contre l'excès de sommeil. Le spécifique encore le plus sûr est un bébé de six mois.

Les vieillards se complaisent dans le passé ; les jeunes gens songent à l'avenir ; les jeunes filles préfèrent le présent sans perdre le futur de vue.

Cette pauvre mère Eve ! Si au lieu de manger la pomme crue, elle avait eu l'idée de la mettre en confitures ! Qui sait ce qui serait arrivé dans l'intervalle ?

LES RAVAGES DU TEMPS



— Eh ! bien ! Qu'as-tu à me regarder ?
— Je me demande quel était le dessin de ce pantalon quand tu l'as eu.

PAS BESOIN DE PERSONNE

Au recorder :
Un hercule (6½ pieds) trouvé sur les quais ivre-mort subit son procès.
Le recorder.— Avez-vous quelqu'un pour vous défendre ?
Le prisonnier.— Quelqu'un ! Je n'ai besoin de personne pour me défendre. Je puis tous vous rosser à la fois.

ÇA NE SERT A RIEN D'ATTENDRE

Le bourgeois.— Qu'est ce que j'apprends ? Tu te remaries !
Ignace.— Oui, monsieur, c'est vrai.
Le bourgeois.— Mais tu n'y penses pas, ta femme n'est morte que de la semaine dernière !
Ignace.— Ah ! monsieur, elle ne sera jamais plus morte que cela.

PROBABLEMENT

— En quel honneur vos parents vous ont-ils nommé Suzanne ?
— Je ne sais pas ; je crois que c'est parce que je suis une fille.

UN FUTUR MATHÉMATICIEN



Fred (en frais de diviser une orange).— Vas-tu prendre la grosse ou la petite moitié ?
Georges.— La grosse, naturellement.
Fred.— Je ferais mieux de la diviser juste en deux.

LES MOTS DE TROP

Madame Simon (ayant la prétention de paraître jeune).— Qui dirait que la jeune fille que vous voyez dans ce coin là est ma fille ?

M. Jones (voulant être aimable).— Votre fille ? On dirait plutôt qu'elle est votre sœur.

Madame Simon.— Vous ne regardez pas dans le bon coin. Celle que vous avez en vue est ma mère.

PETIT CHANGEMENT

L'aveugle, à son compagnon de coin de rue, qui n'a qu'une jambe.— Comment ! Tu ne détèles pas si vite que cela ? Il n'est que deux heures.

Le boiteux.— Non, as pas peur ; mais je suis fatigué ; je mets ma jambe de bois à l'autre jambe.

DEUX DE MIEUX

— Ainsi, tu as décidé de prendre un veuf ?
— Oui, c'est vrai.
— Est-ce qu'il te parle quelquefois de sa première femme.
— Il a es ayé une fois ; mais je l'en ai guéri net, en lui parlant de mon troisième mari.

PAS LA MÊME

Le tramp (tout éploré).— Pour l'amour de Dieu achetez moi cet anneau ; c'est le jonc de ma femme, mais la faim m'y force.

Le marchand.— Le jonc de votre femme ! Vous êtes un imposteur ; vous me l'avez vendu la semaine dernière.

Le tramp.— Ah ! oui, l'autre c'était celui de ma première femme.

EST-CE VRAI

— Pourquoi les peintres font-ils toujours les anges blonds ? demandait une jolie brunette, épouse d'un artiste.

— Parce que, reprend le peintre, généralement les femmes d'artiste sont brunes.

On ne s'est reparlé que le lendemain matin.

LES BIENFAITS DES PLUIES

— C'est extraordinaire comme ces pluies là font pousser.

— Oui, j'ai remarqué cela. Hier en revenant de la pêche, c'était vingt-cinq poissons que tu avais pris. Ce matin, ils étaient rendus à cent vingt.

ÇA DÉPEND DE LA CONSTITUTION

Madame A.— Vous dites que le cognac est bon pour la colique ! Je ne le crois pas.

Madame B.— Je l'ai essayé bien des fois chez moi, et ça toujours réussi.

Madame A.— C'est tout le contraire pour nous. Avant que j'en eusse à la maison, mon mari était rarement malade. Depuis que j'en tiens, la colique ne le lâche pas.

TOUT COMME

Une rencontre à minuit sur le trottoir :

— Hello, Tom, viens-tu du cirque ?

— Non, mais je m'y en vais, reprend tristement Tom, en songeant à la réception qui l'attend à la maison.

SINGULARITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

On peut : descendre les derniers degrés du crime et monter à l'échafaud.

On peut : montrer du courage et cacher ses intentions.

On peut : tremper dans une conspiration et sécher de dépit.

SOLLICITUDE PATERNELLE



Le père Mathurin. — Va plus au large ; ne crains pas. Ta vie est bien assurée.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Anecdote historique.

Le comte de Chambord, au retour de la chasse, chez un vieux bûcheron, avec quelques amis, fit de ses nobles mains, sauter une bécasse : Les bons comtes font les bons salmis.

Paris offre au flâneur qui déambule le nez au vent, des bizarreries fort drôles et qui souvent passent inaperçues ; cependant l'observateur subtil peut se faire une pinte de bon sang, sans bourse délier, en lisant les annonces, enseignes, prospectus, etc., qui s'étalent sur les murs de la capitale.

Voici d'abord les noms prédestinés relevés, en passant, rue des Gravilliers :

LARIVIÈRE, tourne sur bois.

D'ordinaire, c'est le bois qui tourne sur la rivière, mais bah !

Plus loin cet assemblage bizarre de deux noms : BATTU ET CONTANT, fondeurs.

Il y a, à New-York, deux ou trois carrefours connus sous le nom de "carrefour des écrasés."

Un restaurateur, installé à l'encoignure d'une de ces voies fourmillantes, a fait appliquer l'enseigne suivante sur sa terrasse :

"D'ici on voit écraser les passants."

C'est un des restaurants les plus fréquentés de New-York.

Au restaurant :

— Dites donc, jeune fille, je vois sur la carte : omelette, deux œufs, 10 cents ; deux œufs sur le plat, 15 cents. Pourquoi cette différence ?

— Monsieur devrait savoir que pour les œufs sur le plat, on ne peut employer que des œufs frais.

UN BON FROTTEUR

C'était un type que le bibliothécaire du 17^e chasseurs à cheval.

Après avoir passé une jeunesse folle, s'être fait renvoyer de tous les collèges où il était entré, s'être couvert de dettes, il avait été obligé de s'engager par ordre de son père.

Mais, au bout de peu de temps, le colonel s'étant aperçu que ce fils de famille, sur la tête duquel s'accumulaient toutes les punitions, ne parviendrait jamais à devenir même brigadier, résolut, par humanité, de lui donner une fonction où il n'aurait rien à faire et où il pourrait échapper à la juste sévérité de ses chefs.

Il le nomma donc bibliothécaire du régiment.

Comme bibliothécaire, le jeune écervelé n'avait qu'à mettre en ordre les livres et les journaux, à les épousseter, et à balayer et à frotter les parquets de sa bibliothèque.

C'était peu, mais il faut croire que c'était encore trop pour lui, car il était impossible de voir un nid à poussière comme cette malheureuse bibliothèque.

Les journaux, les revues, les livres roulaient pêle-mêle sur les rayons ; un plumeau traînait sur la table de lecture, un balai sur un canapé.

Aussi le gros major, — excellent homme s'il en fût ! — qui était chargé de la bibliothèque, réprimandait tous les matins d'un ton paternel l'exécrable bibliothécaire.

— Voyons, mon ami, disait-il, regarde-moi ces parquets... est-ce ciré, est-ce frotté ? Si le colonel venait ici ! Ce n'est pourtant pas bien difficile... Tout le monde serait capable de faire ce que je vous demande là !

Le bibliothécaire, qui aimait à rire et qui, grâce à son emploi, était arrivé assez facilement à devenir presque l'ami des jeunes officiers du régiment, en causant familièrement avec eux, en leur racontant des his-

toires drôles, leur paria un jour le champagne qu'il leur ferait voir le major en manches de chemise, une brosse au pied, un balai à la main, et frottant les parquets de la bibliothèque.

Cette proposition eut un succès immense. Chacun était ravi, à la pensée de voir le major dans un pareil costume, et il fut entendu que la petite scène aurait lieu le lendemain même.

Donc, le matin, le bibliothécaire eut soin de mettre encore plus de désordre que de coutume parmi ses livres et de faire voler des nuées de poussière sur les meubles et sur les parquets. De cette façon, il était certain d'attirer l'attention du major.

A l'heure convenue, il cacha les jeunes officiers derrière une porte, et, accoudé à une fenêtre, il attendit, le visage souriant, la visite de son chef.

Comme neuf heures sonnaient à la grosse horloge de la caserne, celui-ci, toujours très exact, ouvrit la porte de la bibliothèque.

— Allons, allons, mon ami, dit-il en entrant, sommes-nous un peu plus soigneux que d'habitude ?

Mais, tout en parlant, il jeta machinalement les yeux autour de lui et poussa un cri de stupéfaction en voyant le désordre qui l'entourait.

— Oh ! aujourd'hui c'est trop ! Je crois que si vous étiez domestiques, vos maîtres vous donneraient vos huit jours.

— Je le voudrais bien ! soupira le bibliothécaire.

— Voyons, c'est une véritable écurie ici ! s'écria le major, qui s'emportait un peu. Comment vous y prenez-vous donc pour cirer et pour frotter vos parquets ?

— Je ne sais pas, mon commandant, mais, vous comprenez, je ne suis pas né frotteur, et je n'entends rien à ce métier là.

— Moi non plus, mon ami, reprit le major, mais c'est égal, si je vous frottais ces parquets-là, vous verriez un peu comme ils reluiraient !

— C'est facile à dire, mais pas aussi facile à faire, mon commandant, continua le bibliothécaire qui, tout en parlant, avait apporté tout doucement, au milieu de la pièce, le balai, la cire et la brosse. — Je crois qu'il faut avoir appris à patiner pour bien frotter ; ainsi, remarquez, mon commandant, je ne puis pas arriver à ce mouvement de va-et-vient du pied qui frotte, parce qu'à ce moment, mon autre pied m'em-

porte et que je manque de perdre l'équilibre.

— Allons donc ! Vous êtes un empoté alors, dit le major qui, malgré lui, avec sa chaussure cirée depuis un instant le parquet pour montrer au bibliothécaire comment on frotte.

— Oh ! mon commandant, murmura le bibliothécaire, d'un ton de prière, montrez-moi comment il faut m'y prendre. Vous n'aurez plus après de reproches à m'adresser.

— Eh bien ! soit ! fit le major avec un geste énergique. Mais, à l'avenir, gare à vous !

Et, retirant vivement son dolman et ses bottes, le major passa la brosse à son pied, s'appuya sur le balai et se mit à frotter consciencieusement le parquet.

Pendant qu'il frottait, le bibliothécaire alla tout doucement ouvrir la porte derrière laquelle étaient cachés les officiers, et ce fut alors un applaudissement général, tandis que chacun venait successivement féliciter le major de ses talents.

Quelques instants après, on débouchait le champagne, et le major n'en voulut à personne de la plaisanterie, car, à lui seul, il vida toute une bouteille.

MOTS D'ENFANTS

Bébé, bien qu'agé de quatre ans, n'a pas été sans remarquer que sa maman paie toujours quand elle l'emène au Skating-Rink. Dernièrement, un vieux monsieur, que la nature a gratifié d'une calvitie de première classe, était en visite dans la maison.

Sans rien dire, Bébé s'approche et lui met dans la main une pièce de deux centimes.

— Que fais-tu là ? lui demande le vieux monsieur.

Et Bébé de répondre :

— Maman paie toujours quand nous allons voir patiner les gens ; c'est pourtant bien moins drôle que de voir les mouches patiner sur votre crâne.

A l'hôtel, aux bains de mer, huit heures et demie du matin.

Un gamin de cinq à six ans frappe à la porte de la chambre habitée par la mère d'un de ses petits amis. Il vient le chercher pour aller jouer.

Madame est encore au lit.

— Jeanne, vite mon peignoir.

Cinq minutes après elle ouvre la porte et dit au bambin : Mon petit ami, je vous ai fait un peu attendre, j'étais en train de passer mon peignoir.

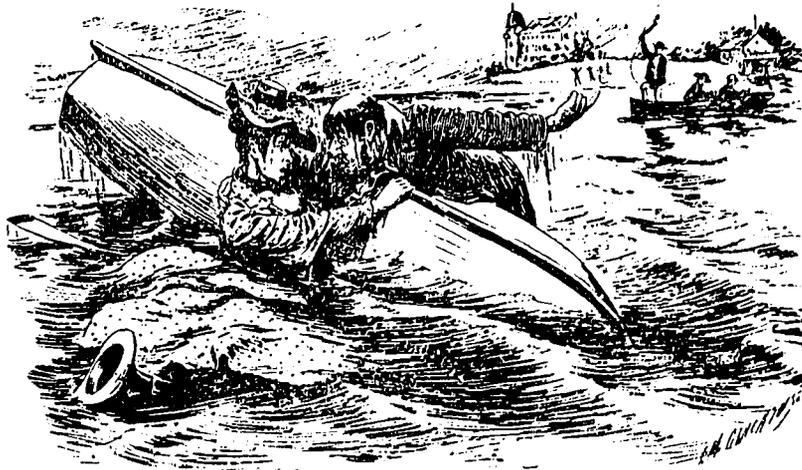
Et le montard de répondre : Je sais bien, il y a un quart d'heure que je regarde par le trou de la serrure.

RIEN N'EST PERDU

Jeune femme, en plaisantant. — Tu as brisé la promesse que tu m'avais faite.

Le mari, l'embrassant. — Laisse faire, ma chère, je t'en ferai une autre.

LE PIRE DANGER



Le mari. — Du courage ! Tiens bon ; voici le canot de sauvetage qui approche avec le président du club.

La femme. — Est-ce que mon chapeau est droit ?

SOUVENIR DE CHASSE

(Pour le SAMEDI)

On était à la fin de novembre, époque à laquelle j'avais l'habitude d'aller chaque année rendre visite à ma vieille Bretagne, et j'avais cette fois entraîné avec moi un de mes bons amis, François Villars, attaché au ministère des affaires étrangères. En vrai Parisien qu'il était, François se souciait peu de quitter son Paris qui battait alors son plein, il avait trouvé nombre d'excuses pour ne pas m'accompagner, mais vaincu par ma promesse de lui faire tirer nombre de bécasses et de bécassines, il avait fini par se décider à demander un congé de quelques jours ; ce congé lui avait été accordé, et voilà comment nous nous trouvions à quatre heures du soir en plein champ, harassés de fatigue, le fusil sous le bras et le carnier vide, à environ deux lieues de l'auberge où nous étions descendus.

La pluie tombait depuis une heure, fine et mêlée de neige, nos vestons étaient traversés et le froid commençait à nous pénétrer.

Mais quand il vit l'hôte et sa femme s'empres- ser autour de nous, quand il les vit jeter dans lâtre une belle et grosse bourrée de bois sec qui se mit à pétiller gaiement, son visage redevint sou- riant et il déclara en se frottant les mains, que j'avais eu une fumeuse idée.

A vrai dire, le mobilier n'était rien moins que primitif, un lit armoire, le seul que l'on connaisse dans les campagnes bretonnes, un berceau dans lequel vagissait un enfant nouveau-né, un banc, une huche à pain, et c'était tout.

La huche avait été traînée près de la chemi- née, et les deux paysans s'en servaient comme d'une table pour prendre leur frugal repas : elle était couverte de quelques assiettes, de pain et d'un morceau de lard ; et au moment où nous avions fait irruption dans leur demeure, nos hôtes s'apprêtaient à prendre leur souper.

En bon breton, notre digne homme nous offrit de bon cœur de partager ce qu'il avait, j'acceptai aussitôt sans pouvoir réprimer un sourire à la vue de la mine déconfite de François, nous nous mimes à table et l'on n'entendit plus que le bruit

“Certainement, mon bon monsieur, qu'on vou- drait bien vous le montrer, mais c'est que ce n'est pas bien facile.”

J'avoue que je ne comprenais absolument rien à cette réponse ; quant à François il était visible- ment agité et semblait me demander en grâce d'abrégier l'entretien, de reprendre nos fusils et de nous mettre en route sans souci de la pluie qui tombait de plus en plus fort.

Mais ma curiosité était trop surexcitée, je vou- lais coûte que coûte avoir le mot de l'énigme, et j'insistais davantage.

“Puisque vous y tenez absolument”, reprit la femme, “on va vous le faire voir ce pauvre vieux ; seulement, tenez, aidez moi à enlever ces assiettes qui sont sur la huche.”

Et quand la table fut desservie, elle vint ouvrir la huche et nous aperçûmes dedans avec honte le corps inanimé du vieillard, qui dormait du sommeil éternel.

Et quoi ! m'écriai-je, que ne l'avez-vous laissé dans son lit ?

“Dans son lit, mon bon monsieur, mais nous



—Viens ici que je te fouette.
—Non...
—Viens... des confitures ensuite.

Deux genres de route, de nuit et sous la pluie manquait absolument de charme, et cependant nous en avions pris carrément notre parti, quand il me revint l'idée que tout près de là se trouvait une petite chaumière habitée par un bûcheron de la forêt, dans laquelle bien souvent, tout enfant, j'avais été conduit par ma digne mère lors de ses visites à cette famille qu'elle comptait au nombre de ses pauvres.

Je proposai donc à François d'aller chercher un abri pour quelques instants dans ce taudis, et à la pensée qu'il allait pouvoir se sécher un peu, il accepta avec enthousiasme ma proposition.

Quelques minutes plus tard je frappais à un volet par l'entre-bâillement duquel filtrait un rayon de lumière, et aussitôt une vieille porte branlante grinçait sur ses gonds pour nous livrer passage.

A l'aspect de l'intérieur qui s'offrait à ses yeux, François, qui de sa vie n'avait pour ainsi dire jamais quitté son cher boulevard, ne put retenir un mouvement de surprise et tout dans sa physionomie laissait voir clairement que l'impression première n'était pas des meilleures.

des fourchettes d'étain qui frappaient en cadence les grosses assiettes de faïence brune.

Le premier, je rompis le silence, et la conver- sation devint bientôt générale : nous parlâmes de la cherté du pain, de la viande, de l'état des ré- coltes, de la pluie et du beau temps, question fa- vorite des gens qui vivent dans les campagnes ; mais bientôt j'interrompis notre hôte pour lui de- mander ce qu'était devenu son vieux père que je me rappelais avoir autrefois vu dans cette chaumière.

“Le vieux est mort hier”, me répondit il avec un calme qui me glaça, “on l'enterre demain”. François me regarda avec terreur ; il était encore moins que moi, habitué au flegme que possède ces Bretons dans les circonstances même les plus terribles.

Cependant je me remis promptement et après quelques mots de consolation, que je me crus obligé de prononcer, bien qu'au fond je me ren- disse parfaitement compte, qu'ils n'étaient pas bien nécessaires, je me hasardai à demander à voir le pauvre vieux.

Cette fois, ce fut la femme qui me répondit :

n'avons que le lit que vous voyez là contre la cheminée ; le vieux couchait depuis des années sur la paille dans le grenier : quand il a été bien malade, nous l'avons descendu dans notre lit pour le réchauffer ; mais maintenant qu'il est mort il n'y a pas à craindre qu'il ait froid ; seulement, comme nous ne savions pas où le mettre jusqu'à demain, c'est moi qui ai dit à mon homme de le mettre dans la huche à pain.”

François n'avait plus figure humaine ; quant à moi j'étais profondément ému, nous remercîames d'un mot nos hôtes et nous nous mimes en route.

Le lendemain, quand nous nous retrouvâmes dans la salle à manger pour prendre le premier repas, François me demanda à quelle heure par- tait l'express pour Paris ; une heure après nous étions confortablement assis dans un comparti- ment de première classe, et lorsque le train se mit en route, François me déclara que c'était la première, mais bien la dernière fois qu'il avait chassé la bécasse en Bretagne.

MAURICE LE ROY.

LIT TROP MOU



I

Roulepartout (au clair de la lune). — C'est à croire qu'on nous attendait ! Un lit dehors ? Si nous...



II

—... l'essayions !



III

—Pouah ! Du mortier ! Et dire que j'avais mon habit des dimanches !

LE PINCEAU A AIR

Pinceau à air !... *Air Brush* !... Cette alliance de mots semble bizarre au premier abord. Qu'est-ce que peut être un pinceau à air ?... Une invention américaine et une invention des plus curieuses par son application pratique. C'est un petit instrument qui, pour l'artiste et tous ceux qui cultivent les arts graphiques, constitue un complément précieux soit de la plume, soit du crayon, soit de l'estompe. Il se présente, par cela même, comme un auxiliaire merveilleux du photographe, ami de la retouche. Je crois qu'il est impossible de posséder un outil plus souple, ni plus apte à mieux rendre, avec des valeurs incomparables, les nuances les plus délicates.

En principe, le pinceau à air est tout simplement un pulvérisateur d'encre et de couleurs agissant sous l'influence d'un jet d'air. Pratiquement il se compose de trois parties : 1o une pompe à air ; 2o un réservoir d'air ; 3o une poignée contenant tout le mécanisme pulvérisateur.

La pompe est une pompe foulante ordinaire. Elle se place sous les pieds de l'opérateur. Une sorte de semelle dans laquelle s'emboîte la chaussure, permet à l'artiste de faire manœuvrer sa pompe en toute facilité. Comme dans les petites pompes qui servent à gonfler les bandages pneumatiques des bicyclettes, la partie mobile est le corps de pompe lui-même monté sur des roulettes. Quant au piston, il se trouve maintenu à l'une de ses extrémités par une pièce vissée sur le parquet.

Comprimé par des coups de pédale successifs, l'air se rend et s'emmagasine dans un réservoir installé tout contre le chevalet sur lequel on travaille. De ce réservoir il passe, par un tuyau de caoutchouc dans la poignée qui contient tout le mécanisme du système et le pinceau proprement dit.

Sous l'arrivée de l'air du réservoir le mécanisme se trouve actionné. Il se compose d'une petite roue motrice susceptible d'imprimer un rapide mouvement de va-et vient à une aiguille qui, traversant une boîte à couleurs, désagrège la matière pour en former une très fine poussière. Le courant d'air projette alors celle-ci par l'ouverture sur le papier, le carton, la toile ou toute autre matière sur laquelle on veut tracer un dessin. Des régulateurs accessoires commandent la den-

sité et l'intensité du jet. De cette façon la distribution de la couleur reste constamment sous le contrôle de l'artiste. Il n'y a point de bavures et la teinte demeure exactement là où on dépose.

Toute couleur étant pulvérisable sur toute substance, vous voyez de prime coup les innombrables applications du pinceau à air. Des-ius à l'encre de Chine, aquarelles, lithographies, retouches des photographies : phototypies, photocopies, agrandissements, etc., etc. En ce qui concerne l'aquarelle, on peut, à l'aide du pinceau à air superposer les couleurs sans les mélanger par avance. On projette les teintes générales, on délimite les

lignes du dessin, on nuance à l'infini par de nouvelles pulvérisations plus légères. On peut ainsi co'orier à son gré des photocopies. La rapidité d'exécution est extrême. Des boutons de réglage permettent une transformation instantanée ou graduelle du canal d'émission et par conséquent la formation d'un véritable pinceau plus ou moins gros, plus ou moins chargé de couleur.

L'aspect des dessins obtenus par le pinceau à air présente un caractère assez spécial. Graduées par des ombres claires et transparentes, toutes les demi-teintes, même dans les parties les plus foncées, se trouvent illuminées par des interstices blancs.

Si le pinceau à air est une invention très sérieuse, très digne d'être prise en considération et toute nouvelle pour nous, il y a déjà quelques années qu'on la connaît aux États-Unis. Bien avant son fonctionnement à l'Exposition de Chicago, d'où elle nous vient, le Franklin-Institut de Philadelphie avait, en 1886, décerné à cette invention la médaille Elliot Cusson. En donnant cette distinction au pinceau à air, le jury du Franklin-Institut lui reconnaissait un avantage particulier. Tous les dessins obtenus par l'emploi de ce pinceau conservent même apparence et même aspect quelle que soit la direction des rayons lumineux qui les éclairent. Ce phénomène n'a pas lieu avec les dessins au crayon. Pendant l'exécution, la surface rugueuse du papier, se charge, en effet, de couleur plus du côté éclairé que de l'autre. Si fin, si l'éché que puisse paraître un dessin au crayon, vu sous un certain angle de lumière, celui sous lequel il a été exécuté, il se montre lâché et grossier, dès qu'on l'envisage, par exemple, sous un angle de lumière inverse. Point de mécompte semblable avec le pinceau à air. La projection régulière et symétrique de la couleur sur le papier couvre uniformément et également toutes les rugosités de celui-ci. Partant, quel que soit l'angle sous lequel on examine l'œuvre du pinceau à air, celle-ci garde un aspect immuable.

En somme, nous nous trouvons en présence d'un nouveau moyen graphique des plus curieux, en même temps que des plus utiles et des plus intéressants. Il est à souhaiter qu'il se propage. Il a vraiment tout ce qu'il faut pour obtenir en tous pays droit de cité et grandes lettres de naturalisation.

FREDERIC DILLAVE.

(*Journal de la Jeunesse.*)

POINTS DE VUE DIFFÉRENT



Mademoiselle Sixpieds. — Comme nous voyons bien d'ici n'est-ce pas ?

MESURE DE PRÉCAUTION



Rouleau.—Comment ! L'une de ces ceintures n'a que le cartouches blanches.
Rouleau.—J'ai oublié de te dire que le banquier Tiracôté vient avec nous ; c'est pour lui.

LA CHAMBRE AU ROUET

Dame Isabeau était bien la plus heureuse des châtelaines. Elle avait pour époux le sieur Alain de Coëtduc, un des plus braves chevaliers de la brave noblesse bretonne. Leur petite fille Iseult, qui avait quatre ans, était une blonde aux yeux bleus, qui promettait déjà d'être aussi belle que sa mère, et depuis trois mois, le ciel avait mis le comble aux vœux des jeunes châtelains en leur donnant un fils.

Pour les parents en général, le bébé, qu'il soit fille ou qu'il soit garçon, est un poupon qui boit, qui dort, qui sourit ou qui pleure, qui rit aux éclats quand il n'est pas en colère, et qui mérite pour tous ces actes l'admiration universelle.

Chez les châtelains — du moins c'était ainsi chez les de Coëtduc, il y a dès le berceau une nuance dans l'affection des parents pour leur fils ou pour leur fille. On ne peut nier qu'ils ne les aiment également, mais à coup sûr ils les aiment d'une autre manière.

A leurs yeux l'héritier du nom est un être à part, et il était incontestable que le petit Jehan de Coëtduc avait une façon autre de sourire que n'avait eue sa sœur Iseult, qu'il vous regardait comme aucun autre enfant n'avait jamais regardé avant lui, et que toute sa petite personne de poupon différait absolument de toutes les autres petites personnes de poupons.

Iseult n'en était pas jalouse ; on lui avait dit que Jehan était destiné à être un valeureux chevalier ; elle le voyait déjà portant le casque et la cuirasse, et elle le respectait à l'avance de tout le respect un peu craintif qu'elle accordait aux ancêtres armés de pied en cape et qui, bien qu'elle ne les eût jamais connus, la faisaient rêver la nuit quand elle avait traversé la galerie des tableaux dans laquelle leurs portraits étaient alignés.

Pour l'instant cependant, le futur guerrier dort profondément. Rêve-t-il aux batailles qu'il gagnera plus tard, aux faits d'armes auxquels il prendra part ? C'est peu probable, car il a laissé tomber près du berceau un hochet d'argent, ce premier joujou de l'homme que les petites mains de tous les futurs héros ont saisi avec transports avant de poursuivre la gloire, la fortune, les richesses de toutes sortes, hochets des grands enfants. Il a laissé tomber son hochet d'argent, symbole de toutes les aspirations de l'avenir, et il dort sans rêver, parce qu'il ne connaît rien de nos rêves.

Le chat aussi s'est assoupi près de lui, fatigué d'avoir trop longtemps joué avec une pelote de laine.

Dame Isabeau, qui travaillait à côté de la fenêtre, fait signe à Iseult de se tenir bien tranquille. Recommandation inutile : Iseult sait qu'il faut respecter le sommeil de son frère. A quoi jouait-elle ? peu importe ; le jeu est subitement délaissé, elle vient s'accouder près de sa mère, et toutes les deux regardent Jehan dormir ; c'est si joli un enfant qui dort !

Mais Iseult a quatre ans, et l'immobilité lui pèse, elle se faufile doucement vers la porte entr'ouverte, et court au-devant du bruit, du mouvement, des débats joyeux.

La mère reste seule dans la chambre au rouet avec l'enfant et le chat endormis.

Comme elle l'aimait cette chambre au rouet, ainsi appelée parce que c'est sa chambre de travail, celle où elle vient chaque jour pour filer le lin ou pour broder. Elle y fait apporter le berceau de l'enfant et elle y passe les meilleures heures de sa journée. Quand ses devoirs de châtelaine l'obligent à s'absenter, elle ne vit pas, s'imaginant qu'un malheur menace son fils ; qu'un incendie se déclare au château et qu'on ne peut sauver l'enfant ; que la nourrice fait quelque imprudence qui met la vie de Jehan en danger, comme de se trop pencher à une fenêtre en le tenant dans ses bras, de le laisser porter à sa bouche une fleur dont le suc serait un poison.

Quand elle est là, elle est bien sûre qu'il n'arrivera rien à ce petit preux, pour qui les bras d'une mère sont un invulnérable bouclier.

Et seule près de lui, dame Isabeau délaisse son ouvrage, et se met à penser. Elle ignore l'avenir, et elle voudrait le sonder, elle voudrait savoir ce que deviendra son fils.

Oh ! elle n'en doute pas, il sera beau et brave comme son père ; mais sera-t-il heureux ?

Quand nous nous posons ainsi une de ces questions qui nous effraient, parce qu'étant le secrets de Dieu, elles restent pour l'instant sans réponse, nous levons instinctivement les yeux vers le ciel.

Dans le ciel que rencontre le regard anxieux de dame Isabeau, les nuages se pourchassaient, s'entr'ouvrant à peine de temps en temps pour laisser entrevoir un coin bleu. La châtelaine tressaillit ; il lui sembla voir l'image de toutes les vies : ces nuages de tempêtes,

de bourrasques, de guerres, et à peine un coin bleu.

On était en 1341.

Avait-elle l'intuition de ce qui allait se passer en Bretagne, de cette guerre terrible, guerre de brigandages et de sauvagerie, où les actes les plus héroïques seraient enregistrés à côté des actes les plus barbares, guerre que devait allumer la succession du duché de Bretagne, laissée vacante par la mort du duc Jean III, et que se disputèrent Charles de Blois et Jean de Montfort, soutenus l'un par la France, l'autre par l'Angleterre ?

Avait-elle le pressentiment des malheurs qui s'abattrait sur sa famille ? Son noble époux, parti un des premiers, et tombant pour la cause de Jean de Montfort ; son château mis au pillage, livré aux flammes, et elle, contrainte de fuir avec ses enfants.

Si dame Isabeau a cru lire tout cela dans les nuages, elle y a lu la vérité.

Quelques mois ne s'étaient pas écoulés depuis cette journée passée dans la chambre au rouet, et tous ces sinistres événements s'étaient accomplis.

Veuve, chassée de ses domaines, elle s'était réfugiée dans une chaumière où on lui avait donné asile ; mais sur les ruines du bonheur la plante de l'espérance peut encore croître, et elle élevait son fils dans l'idée qu'il serait un jour le vengeur de son père. L'enfant savait que dès qu'il en aurait l'âge, il revêtirait une armure et combattrait pour la cause des de Montfort dont le triomphe lui rendrait l'héritage de ses pères et sa place en Bretagne. Dans cette chaumière où elle se mourait lentement, minée par le chagrin et par les privations, dame Isabeau élevait un héros.

Iseult avait concouru à cette éducation. Quand la mère avait parlé des vertus des ancêtres, et fait lire à l'enfant les belles pages de l'histoire de sa famille, la petite fillette rappelait le temps où l'on était dans la chambre au rouet. Dame Isabeau tentait d'écarter ce souvenir qui lui faisait mal parce qu'il lui rappelait trop son bonheur passé ; mais Jehan insistait, demandait des détails, se faisait décrire cette chambre, et dans son esprit se mêlaient confusément mille images diverses : un château féodal et une chambre riante une herse et un pont levé ; un chat et des jouets ; un berceau dans lequel une femme endormait un enfant ; un incendie qui s'allumait, du terrible et de la joie, des sourires et des lar-

PAS L'ARTICLE



Le comte Panier Percé.—Qu'avez-vous à dire, après tout ? Vous êtes riche, mais sans position sociale. J'avais un grand nom sans le sou. Votre fortune m'a acheté. J'étais ce qu'on appelle, en terme de magasin, une occasion.

Madame la comtesse.—Pardou, vous n'étiez qu'un coupon.

ENTHOUSIASME REFROIDI



Le nouveau papa (effaçant son bébé) — Ils disent tous qu'il me ressemble.

Le passant. — Oni, c'est vrai ; mais vous ne devriez pas le jeter à l'eau pour cela.

mes, ne connaissant d'ailleurs tout cela que par oui-dire, mais voulant déjà, de toute sa volonté d'enfant, revoir les restes du château, et se promettant de monter d'abord au donjon dans lequel était la chambre au rouet, où Iseult assurait qu'on était si bien.

Il la vit la chambre au rouet, mais il n'y entra que pour mourir.

Il avait dix-huit ans. Sa mère était morte depuis longtemps, et Iseult, en le serrant dans ses bras, lui avait dit : " Pars, il est temps."

Un chef breton, ancien ami de son père, l'avait pris sous ses ordres.

" En avant Montfort ! "

Tel était le cri de ralliement.

Quand il monta pour la première fois à l'assaut, il s'agissait de s'emparer d'un donjon qui, par sa situation dans le pays, assurerait une position avantageuse.

" Ou je me trompe fort, dit près de Jehan un vieux Breton, ou je me trompe fort, ou nous sommes sur l'emplacement de l'ancien château de Coëtduc."

Comment, c'était là tout ce que la guerre avait laissé du château de son père : un donjon ! en core était-il occupé par l'ennemi.

Ah ! cette pensée redoubla le courage de Jehan, décupla ses forces. Il ne s'agissait plus seulement de crier : " En avant Montfort ! " mais : " En avant Coëtduc ! " Il entrerait le premier dans le donjon ou il succomberait.

Les assiégés se défendirent avec rage ; mais ils étaient peu nombreux, ils fléchirent sous le nombre des assiégeants, et Jehan entra dans le donjon.

" On monte un étage, on ouvre à droite une porte, et on se trouve dans la chambre au rouet," lui avait dit souvent Iseult.

Il monta. Sur chaque marche, il y avait un cadavre ; il les escaladait et passait en frissonnant.

La porte du premier était ouverte, mais les horreurs de la guerre avaient transformé en champ de bataille la chambre dans laquelle râlaient des malheureux blessés ; l'un d'eux se souleva et, reconnaissant Jehan pour un ennemi, eut la force de lever son sabre et d'en frapper le jeune homme, qui chancela et tomba mortellement blessé.

Les dernières minutes de l'existence sont parfois d'une étrange lucidité. Le sang coulait lentement de la blessure de Jehan, et ce sang emportait la vie, Jehan allait mourir, et en un instant il revit son enfance ; il se rappela la promesse faite à sa mère d'embrasser la cause de son père, la promesse qu'il s'était faite à lui-même de revoir la chambre du rouet ; il les avait tenues toutes les deux, et elles lui coûtaient la vie.

Iseult aussi devait rentrer dans la chambre au rouet : mais bien des années plus tard, quand le pays, serait pacifié, et qu'elle serait rentrée dans l'héritage de ses ancêtres. En mémoire de son père, elle fit reconstruire le château, mais on ne toucha pas au donjon, et la chambre au rouet lui

devint un sanctuaire. Elle s'y retirait pour penser, pour prier et pour pleurer. A cette fenêtre où sa mère avait si souvent rêvé, elle s'accoudait aussi ; cherchant peut-être dans le ciel ce coin bleu que nous voulons toujours apercevoir à l'horizon des vies les plus désolées.

A. VERLEY.

MARENGO

L'histoire a de justes retours ; la postérité a rendu au cheval du vaincu de Waterloo, des hommages posthumes qu'elle n'a pas encore accordés au cheval du vainqueur. Tandis que les restes de Copenhague reposent oubliés dans le parc de Scathfieldsays, les ossements de Marengo sont devenus des reliques. Les gardiens chargés de veiller sur ce précieux dépôt, font voir avec orgueil son squelette aux étrangers qui visitent les galeries du Royal Service Institution. Chaque soir après leur repas, les officiers de garde au palais de St-James sont invités à prendre une prise dans une tabatière creusée dans un sabot de cheval. Sur le couvercle d'argent est gravée l'inscription suivante :

Ceci est le pied de Marengo, cheval barbe, quo

NEZ INDISCRET



Lili. — Cette marque, est-ce de naissance ?

L'oncle. — Quelle marque ?

Lili. — Cette tomate sur votre nez.

Napoléon a monté dans les batailles de Marengo, Austerlitz, Téma, Wagram ; pendant la campagne de Russie et enfin à Waterloo.

Des érudits ont constaté les prodigieux ébats de services de ce cheval unique dans l'histoire.

Le capitaine Holden, dans l'*United Service Magazine*, fait remarquer que selon le témoignage du général Vandamme, l'empereur montait à Austerlitz, un cheval arabe gris de fer, qui dans la suite porta le nom de cette victoire.

D'autre part, au dire du duc de Rovigo, Napoléon s'est avancé à Wagram au plus fort du danger devant le front des troupes, sur un cheval blanc comme neige, et qui lui avait été donné par la Sophi de Perse ; il s'appelait Euphrate.

Enfin à Tvenach, ville du Mecklembourg Schmerin, on fait voir le squelette de Marie " une jument grise que Napoléon montait à Waterloo."

Faut-il donc admettre que Marengo aurait confisqué à lui seul la gloire de tous ses camarades d'écurie ?

Il ne faut pas perdre de vue que Napoléon a paru sur soixante champs de bataille et n'a pas eu moins de dix-neuf chevaux tués sous lui.

D'autre part, Ali, Joffa, Austerlitz, Marengo

ces merveilleux spécimens de la race barbe qui avaient été pris aux Mamelucks à Aboukir, devaient être fort âgés pendant les campagnes de la deuxième moitié de l'Empire.

On s'explique par conséquent sans peine que Napoléon ait été obligé de changer plusieurs fois de cheval dans la même journée, soit pour remplacer une monture morte, soit pour reposer un animal trop fatigué.

A Wagram, par exemple, il est resté en selle quatorze heures de suite, et des témoignages indiscutables prouvent qu'il a monté Euphrate et Ali : pourquoi Marengo n'avait-il pas paru à son tour sur ce champ de bataille, où la victoire fut si lente à se fixer ?

THÉÂTRE ROYAL.

" STILL ALARM "

Au Théâtre Royal, le drame de M. Joseph Arthur, " Still Alarm," a été représenté avec succès. Les scènes sont très fortes de réalisme et d'effet.

La pièce appartient au genre populaire. Les situations dramatiques, pour être saisissantes, ne sont pas trop chargées. C'est la peinture d'événements journaliers dans les grandes villes. La bravoure, l'habileté et la discipline des brigades de pompiers sont mises en relief et le héros du drame " Jack Hanley," rôle tenu par M. Edwin Mayo est un excellent acteur dont le jeu et l'interprétation sont remarquables de vérité et d'intelligence.

La troupe est d'ailleurs fort bien organisée ; Melle Frances Graham Mayo s'est particulièrement signalée. On peut encore citer Melle Lottie Hyde, Mme Lester et MM. Willard, Riggs, Beverley, Newborough.

La mise en scène est de grand effet. Le spectacle de superbes chevaux dressés, la course des pompiers à la sonnerie d'alarme, la précision des mouvements et la promptitude d'exécution des exercices ont été admirés et applaudis.

Semaine prochaine : W. S. Woods.

QUEEN'S THEATRE

LILIAN LEWIS DANS CLÉOPATRE

Lilian Lewis est réellement une bonne actrice, qui comprend bien son rôle et le joue d'une manière parfaite. Aussi les applaudissements ne lui font-ils pas défaut. M. Humphroy dans le rôle d'Antoine est vraiment à la hauteur de la situation.

Parlons de la mise en scène qui a beaucoup de valeur. Elle est soignée. Le corps de ballet est peu nombreux, mais beaucoup employé.

Les tableaux vivants sont vraiment merveilleux.

La semaine prochaine, on jouera : " The Nominee." C'est une comédie de haut ton, qui fait rire son auditoire du commencement à la fin.

ERREUR DANS LES TERMES



Jack. — Pourquoi n'as-tu pas une frise autour de ton appartement ?

Parvenu. — Une frise ! Me prends-tu pour un bahier



CUPIDON A LA PÊCHE.

LA BARGE D'OR

Je voudrais bien vous dire une histoire,
Et je n'ose guère, il se pourrait bien
Qu'elle vous parût difficile à croire :
— Mais à me risquer, je ne risque rien.

Cette phrase faite, et c'est a-ssez d'une,
Apprenez qu'un jour, à pas nonchalants
Et sans but aucun, j'errais par la dune,
En faisant lever quelques goélands.

Un peu las, tenté par ce joli sable,
Je m'y reposai. Le temps était clair ;
On avait l'instinct indéfinissable
D'une paix contenue éparse dans l'air.

Au-dessous de moi, la mer, presque pleine,
A très petits plis, sans bruit, déferlait,
Et ses longs festons se frangeaient à peine
D'un fin liséré d'écume, en ourlet.

— Et je vis venir sur la hou'e molle,
Sans du tout savoir ni d'où, ni comment,
Une chose étrange, une chose folle
Qui de mon côté glissait doucement.

C'était une nef, ou mieux, une barge,
Caravelle un peu, galère à demi,
Faite pour tenir les gros temps du large
Comme pour voguer sous un ciel ami.

Par ses deux châteaux d'avant et de poupe,
Ses protils rentrants, son gaube éparri,
Elle rappelait, en petit, la coupe
Du Soleil-Royal ou du Grand-Harry.

Cette barge était, carène et bordages,
Un bijou, miracle en or ciselé :
D'or, tout était d'or sauf quelques cordages
Et quelques haubans en argent filé.

Soyons vrai : le pont, d'humble bois de rose,
La vergue et le mât, de simple santal
Mélangés au poème un soupçon de prose,
Et calmaient, discrets, l'éclat du métal.

Un marinier, seul, dans le grand silence,
Près du gouvernail, chantait sa chanson,
En s'accompagnant, avec indolence,
Sur un très vieux luth au merveilleux son.

Et cette musique était si parfaite,
Que dans l'air salin tout vibrant d'accords,
Les petits poissons allongeaient la tête,
Et que les plus grands sortaient à mi-corps ;

Et que, de partout, volant par centaines,
Les oiseaux du ciel venaient sans effroi

Se poser, joyeux, le long des antennes,
Comme des gabiers saluant un Roi !

Je crois l'avoir dit : la mer était haute,
Et continuait encore à monter ;
La barge approchait en rangeant la côte,
Déjà mon appel y pouvait porter.

— « Ohé ! du navire, ohé ! m'écriai-je,
« Ho ! à ! marinier jette l'ancre ici ;
« Le mouillage est bon, la plage est sans piège,
« Je veux écouter ta musique aussi ! »

Il posa son luth et, d'une voix grave :
— « Tu ne vois donc rien, failli matelot ?
« Tu ne vois donc pas que, près de l'étrave,
« Nulle ancre ne pend au-dessus du flot ? »

« A quoi bon d'ailleurs ! je n'en ai que faire,
« Et n'en point avoir est ma vanité ;
« La Terre est mauvaise, et je lui préfère
« L'Océan meilleur et la Liberté ! »

« Les yeux grands ouverts, je poursuis un rêve
« D'où le genre humain demeure banni ;
« Et que mon regard s'abaisse ou s'élève,
« Je suis toujours sûr de voir l'Infini ! »

« J'ai des chants divers pour les aubes roses,
« Et pour la splendeur des couchants en feu ;
« Et je me balance entre ces deux choses :
« L'Immensité verte et l'Espace bleu ! »

« Et je hais la Terre où tu me convies,
« Quelque beaux que soient l'ancrage et le port,
« La Terre qui prend d'innombrables vies,
« Et, comme à plaisir, les jette à la Mort ! »

« La Terre de maux et de deuils couverte,
« Où du cèdre même on fait un cercueil ;
« Où le récif noir est sous l'algue verte,
« Où le corail rose est le père écueil ! »

— « Oh ! si tu t'en vas, apprend-moi, » lui dis-je,
« Avant de partir, les rythmes vainqueurs ;
« Je veux avec eux tenter un prodige ;
« Je veux essayer de mener les cœurs ! »

« Da qui je les tiens, je saurai le taire ;
« Divin marinier ne me dis pas : Non !
« Tu pourras toujours maudire la Terre ;
« La Terre, du moins, bénira mon nom ! »

— Il me répondit : — « Souviens-toi d'Orphée !
« Malheur à qui met un monde en émoi !
« Si tu veux savoir cette chanson fée,
« Il faut, pour jamais, venir avec moi... »

VICOMTE DE BORELLY.

MIEUX VAUT PRÉVENIR QUE GUÉRIR



Le papa (en visite au collège). — Tu as si engraisé en quinze jours ! Je vais féliciter ces messieurs.

L'épère. — Ce n'est pas la peine, papa : c'est parce que je m'attends à avoir la volee aujourd'hui ; et j'ai mis mes quatre pantalons et mes six chemises.

PAROLES DE PAIX

1

Le sous-lieutenant en retraite Areski, retiré à l'Oued-Zitoun, était un brave homme qui n'avait qu'un défaut. Il voyait partout des espions prussiens, qu'il appelait des scipions dans le langage sabir qui lui était habituel.

Dès le matin, sa voix cuivrée sonnait dans la solitude du principal café du village. Il parlait des Prussiens, lançait des anathèmes à l'adresse de Bismark et de ses agents et ne se calmait qu'après le premier verre d'absinthe.

Mais généralement à ce moment, un homme entrait dans le café poussant la porte par de petits mouvements imperceptibles.

Et le nez de l'intrus, démesurément long, restait pendant quelques secondes, immobile dans l'entrebaïlement.

Puis, apparaissait enfin le long, maigre et déhanché rabbin Jacob, avec ses yeux luisants, sa barbe noire, sa bouche énorme, rouge et tordue par un perpétuel ricanement, sa calotte rouge fortement enfoncée, sa jaquette noire et son lamentable pantalon gris perle qui lui tombait sur les talons.

À peine entré, le brave homme s'emparait de la bouteille placée devant Areski et, se servant à boire, il disait négligemment :

— Paroles de paix et de consommation !

— Scipion ! criait alors l'ancien officier. Sale scipion ! va demander à boire à Bismark !... En Prusse... oualdine scipion !

Le rabbin ne s'étonnait jamais de ces manifestations hostiles qui saluaient son entrée ; car, il savait que certains mauvais plaisants, dont la conduite mérite d'être sévèrement blâmée, n'avaient pas craint de le faire passer aux yeux du crédule Areski comme un espion prussien.

Disons en passant (pour l'honneur du corps ecclésiastique israélite), que le rabbin Jacob n'avait jamais entretenu de relations ni avec l'ex-chancelier Prussien, ni avec aucun de ses agents.

Aussi s'inquiétait-il peu des violences du lieutenant, et sans s'émouvoir, il ripostait par ces mots :

— Laisse donc tranquille ces scipions... cette

LABUS DES GRACES



Madame de La Petitepotée. — Tu ne dis pas le bénédicité aujourd'hui ?
Monsieur de la Petitepotée. — J'ai déjà béni ce morceau de viande trois fois.

saloperie de scipions. Faisons plutôt un douro en cinq sees, à l'écarté, hein !

Et l'ancien tirailler, calmé peu à peu, finissait toujours par accepter.

Jacob battait les cartes avec une remarquable dextérité, riait silencieusement, déléguait de la tête, et répétait bonasse en retournant le roi :

—Paroles de paix et de consommation !

A vrai dire, Jacob n'était pas plus rabbin, qu'il n'était espion. Il remplissait à l'Oued-Zitoun, les doubles fonctions de sacrificateur et de maître d'école au milieu de la population israélite. Il touchait deux sous par tête de poule égorgée, examinait consciencieusement les boyaux des bêtes saignées par lui, remettait solennellement la viande cachir aux mains des fidèles, et enseignait le peu d'hébreu qu'il savait aux gamins de la communauté.

Rude tâche. Car dans ce village perdu, les têtes juives étaient dures comme les rocs du cap Bou-liff.

Mais Jacob se consolait du peu de prospérité de son école, en ralliant tous les jours quelques pièces de cent sous à ses coreligionnaires ou aux Arabes notables de sa connaissance.

Le sacrificateur montrait une égale habileté, qu'il s'agit de l'écarté, du piquet, de la rondo ou du lansquenet. Il cultivait aussi le baccarat, et arrivait qu'au cercle on manquât d'un joueur de whist, on était sûr de voir entrer au bon moment, le rabbin Jacob.

Lui, s'asseyant sur le bord d'une chaise, distribuait les cartes, une à une, comme le vent disperse les feuilles sèches, et roucoulait doucement :

—Paroles de paix et de consommations !

II

Le 28 décembre 188... la mer était démontée au large de l'Oued-Zitoun. Coups de vent, fouettée de pluie, raz de marée, rien ne manquait pour faire de cette tempête un de ces événements que les vieux des ports de mer se rappellent encore après vingt et trente ans.

Jacob se promenait les mains dans les poches sur la jetée, lorsque les premiers moutons jetèrent des taches blanches sur les vagues à peine soulevées.

Bientôt le sacrificateur fut assailli par le vent du large.

Les pans de sa redingote s'enlevèrent. Puis la grêle lui cingla le visage. L'eau ruissela le long de son cou de cigogne, tandis qu'un paquet de mer, l'attrapant aux jambes, colait son pantalon gris perle sur ses maigres tibias.

Alors Jacob rebroussa chemin. Sa bonne étoile lui fit rencontrer, à l'entrée du village, le cadi Hadj Amar qui sortait de son prétoire, austère, recueilli, et tenant encore sa tabatière à la main.

Le sacrificateur offrit au magistrat une chope aussitôt acceptée, puis il lui proposa une partie d'écarté, gagna cinq ou six douros en un tour de

main, répondit aux lamentations du perdant par des gémissements non moins lamentables, et réussit à le calmer à l'aide de son éternel : Paroles de paix, etc. Finalement il s'esquiva, en faisant une indescriptible grimace.

Les pièces de cinq francs du cadi sonnaient encore dans le gilet du rabbin, lorsque vers huit heures du soir il ouvrit la porte du café que fréquentait Areski.

L'ancien tirailler était à sa place habituelle, mais en face de lui se trouvait un étranger que son bonnet de laine, sa chemise de flanelle et ses

Areski. Ces moutons, mon ami les conduisait à Bezerte, chez un éleveur tunisien. Il en a perdu six pendant la tempête. Le reste sera vendu à vil prix à l'Oued-Zitoun. Toi qui es boucher, achète ces moutons, voilà bien ton affaire.

—Je tue les moutons suivant les rites de notre sainte religion, répondit gravement l'israélite. Ainsi fais-tu, j'exerce une fonction hiératique, et comme sacrificateur je mérite le respect. Cessez donc, ô vieillard, de me traiter de boucher. Faisons plutôt une partie de piquet en cent cinquante liés...

—Soit ! une dernière fois, je jouerai avec toi, scipion !... comment distu ?... hiératique... Roh ! Scipion hiératique !

III

Une nuit sans lune, lourde et noire, pesait sur le village de l'Oued-Zitoun.

Cependant, vers minuit, les trois compagnons continuaient leur partie dans la grande salle du café. Le patron les avait abandonnés à eux-mêmes, avec une lampe et une bouteille de rhum.

Le capitaine grec, ayant commis l'imprudence de provoquer le rabbin, avait perdu d'abord l'argent qu'il portait sur lui, puis sa montre ; enfin quelques douros empruntés à l'ancien officier.

—Plus rien sur moi... murmura-t-il (et sa voix bien qu'assourdie, sonnait dans le silence de la grande salle).

Et il essuya son front couvert de sueur.

—Fais des billets, dit froidement le sacrificateur... Ta signature doit être bonne... j'ai confiance.

—Des billets ! riposta le marin. Jamais mon camarade !

—Tu pourrais, Yanni, observa le lieutenant Areski, risquer quelques *maiali* de ta cargaison contre les douros de cet ignoble scipion.

—L'idée est bonne, pensa le rabbin, je suis en veine. Le capitaine est ivre. Ce sale arabe qui m'insulte toute la journée est aussi saoul que son ami. Je vais en un tour de main râcler toute la cargaison du grec. Paroles de paix et de consommation ! Mais l'heure s'avance. Frappons un grand coup...

Et relevant la tête, il dit brutalement :

—Je joue les quarante moutons contre soixante douros. Autrement rien de fait, et je déguerpis !

—Accepté ! rugit le marin. Piquet !

—Piquet ou écarté, à ton choix.

—Écarté !

—Écarté !

La partie fut longue, acharnée, mêlée de lamentations et de juréments. Le lieutenant Areski marquait les points. Quelquefois, pris de sommeil, il cognait du nez contre la table, mais un coup de poing du robuste grec, ou un paillement de l'entêté rabbin, le réveillait brusquement.

Enfin, vers six heures, le marin avait perdu sa



UN ART ANTIQUE RESSUSCITÉ.

oreilles rouges faisaient reconnaître immédiatement pour un homme de mer.

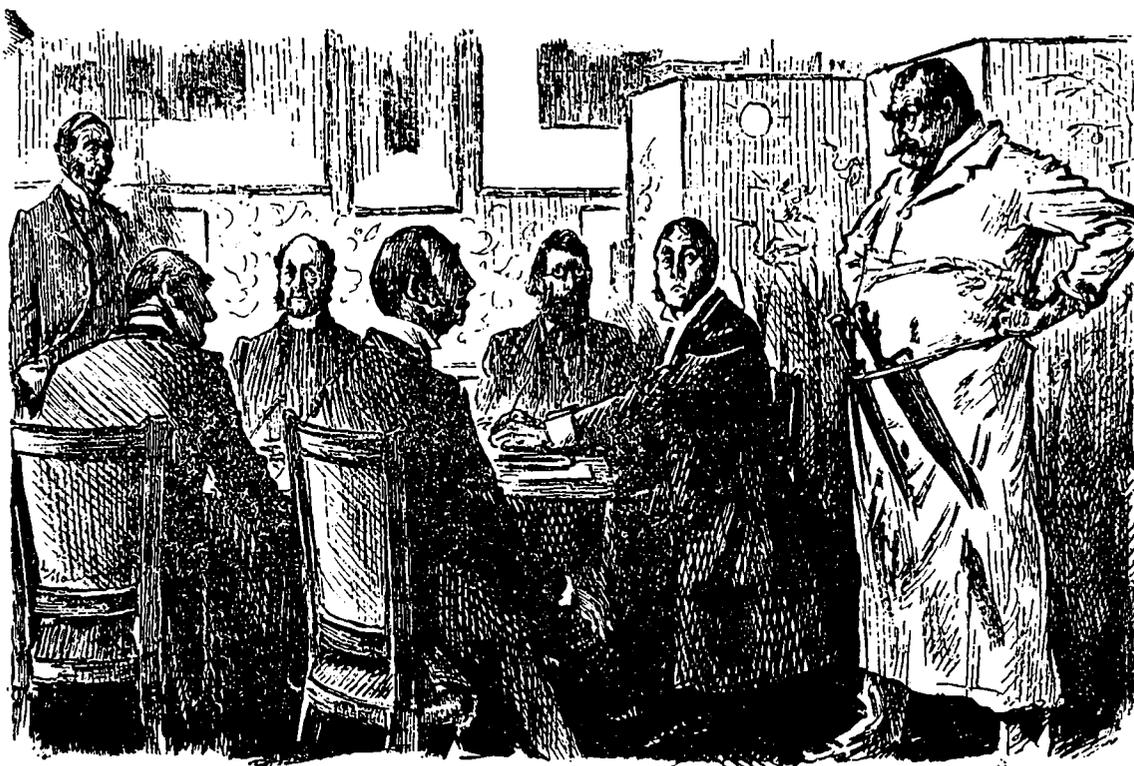
Areski le présenta au sacrificateur. Yanni était un grec qu'il avait connu autrefois à Tunis, et capitaine d'une tartane que le gros temps avait fait échouer dans l'après-midi près du cap Bou-liff. Heureusement que la cargaison était sauvée et l'on pourrait renflouer le navire.

—Cela ne m'avance guère... grogna le capitaine grec. Que ferai-je des quarante *maiali* qui compose mon chargement ?

—Maiali ? qu'est-ce ? interrogea le rabbin.

En italien, des brebis, répondit paisiblement

LES CRUELS DEVOIRS DE LA VIE DE CLUB



Le comité du club a décidé de faire comparaître le cuisinier en chef pour le reprimander. Mais, au dernier moment, c'est à qui, par délicatesse, ne prendrait pas la parole.

chargé. Le rabbin inclina sa longue tête et se dit :

—Paroles de paix !... j'ai gagné les quarante moutons !... Réfléchissons. Le grec s'exécutera-t-il ?... oui certes, car il a un témoin !

Le lieutenant Areski se leva, et dit d'une voix solennelle :

—Scipion... c'est la première fois de ma vie que je t'ai vu jouer franc jeu. Tu t'es bien conduit. Je te serrerais la main, si je pouvais serrer la main à un espion prussien. Malheureusement tu as ruiné mon ami Yanni.

—Qui perd paie ! rugit le marin. Après tout je ne savais comment me débarrasser des mes *maiali*. A toi le troupeau, rabbin ! le jour se lève... viens à bord prendre livraison de tes bêtes !

Les trois compagnons sortirent du cabaret.

Sur le seuil une brise froide leur cingla le visage.

Le soleil levant semait des lueurs rouges sur les blocs de la jetée. Une balancelle sortant du port filait, silencieuse et rapide, sur la mer apaisée. Au Sud, des oiseaux montaient en tournoyant au-dessus de la forêt.

Le capitaine grec ouvrait la marche. Il reniflait cette brise salubre qui chassait de son cerveau les fumées de rhum et le souvenir des parties perdues.

Derrière lui, le lieutenant Areski riait tout seul. Pourquoi ? on va le savoir.

Le sacrificateur fermait la marche. Il jubilait. De temps en temps, dans sa joie, il s'arrêtait pour faire un entrechat.

La tartane était échouée au fond d'une petite baie, sur une plage de sable très fin.

Les *maiali* avaient été débarqués. Deux matelots les surveillaient.

Du haut d'un rocher, le sacrificateur put voir la masse grouillante de ces animaux. Leurs dos pleins de graisse reluisaient au soleil.

—Voilà ton bien ! dit le marin d'une voix puissante. Prends-le sur l'heure. Allons ! fils d'Israël, entre en possession de ce bétail !

Le rabbin allongea le cou.

Quelle étrange vision !... De

larges groins !... des queues en trompettes !... des grognements retentissants !

Jacob joignit les mains. Et lamentablement, il s'écria :

—Des co... des cochons !

—Sale espion ! dit rudement le lieutenant Areski, les *maiali* font des cochons. Tout le monde sait ça !

Alors le rabbin s'assit sur le sable, et, désespéré, contempla le magnifique troupeau de porcs qui grognaient sur le rivage.

Quant à prendre possession de ce bétail immonde, il n'y fallait pas songer. Déjà le Consistoire avait été saisi d'irrégularités concernant le service du sacrificateur Jacob. Des observations communatoires lui avaient été adressées au sujet de manquements graves. Or, le fait de prendre livraison d'un lot important de cochons, eût été, aux yeux des israélites de la communauté, une

bravade insensée, un honteux scandale, un odieux sacrilège.

Jacob baissa la tête. Il eut un instant l'idée d'exiger une compensation. Comme il ouvrait la bouche pour formuler timidement sa réclamation, il lui sembla que le marin le regardait de travers.

—Hé bien, Scipion ? dit Areski, que comptes-tu faire ?

Le grec, immobile, avait les yeux fixés tantôt sur son navire ensablé, tantôt sur les cochons. Ses narines se gonflaient lentement. C'était un athlète qui, d'un coup d'épaule, inconséquemment donné, eût pu envoyer le rabbin se casser les reins au milieu de son troupeau.

Inquiet, le sacrificateur leva ses longs bras, et répondit, pleurnichant, à l'interrogatoire du lieutenant :

—Que faire ?... rien...

Et il ajouta doucement, avec un sourire qui illumina sa tristesse :

—Paroles de paix et de consolation !

S CHASERAY.

NAPOLÉON A LA CHASSE

Chassant avec Masséna et Berthier, une compagnie de perdrix part : l'honneur du premier coup de fusil étant pour Sa Majesté, elle tire et Masséna reçoit un plomb dans l'œil.

On s'empresse de le secourir.

—C'est vous, Berthier, qui venez de blesser Masséna ?

Le grand veneur se défend, Napoléon insiste, Berthier se tait.

Masséna le lendemain avait perdu l'œil et recevait dans la journée ce billet :

« Mon cousin, aussitôt que votre santé le permettra, vous partirez pour aller prendre le commandement de l'armée du Portugal. »

Signé : NAPOLÉON.

Le diable d'homme, s'écria Masséna joyeux : il faut qu'il vous jette toujours de la poudre aux yeux.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE



Croquis sur notre jeune artiste.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

LE NOUVEL AN DU RÉGISSEUR



Dame des chœurs.—Monsieur le Régisseur, à l'occasion du Nouvel An, veuillez je vous prie, au nom de toutes les dames du chœur accepter quelques boîtes de cigares "Nectar."

Le Régisseur.—Grand merci, mes chères dames de votre délicate attention, c'est certainement le plus agréable cadeau qui pouvait m'être fait.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

V

LES ILES LIAKHOFF

(Suite)

Le reste de la journée fut employé à remettre tout en ordre à l'intérieur de la *Belle-Roulotte*. Grosse besogne, et ce que Cornélia se fit de mauvais sang, elle, la minutieuse ménagère ! Il y eut là de quoi occuper Kayette, Napoleone et Cloude Girofle pendant le reste de la journée.

Il est à noter en passant, que, depuis qu'il était résolu à jouer un bon tour à Sa Majesté Tchou-Tchouk, M. Cascabel avait recouvré toute sa bonne humeur d'autrefois, si compromise par les derniers coups du sort.

Le lendemain, M. Serge et lui allèrent à la recherche des deux matelots. Ceux-ci, très probablement, jouissaient de la même liberté qu'on leur laissait à eux mêmes. En effet, ils n'étaient point emprisonnés, et ce fut à la porte du réduit qu'ils occupaient à l'extrémité du village, que la rencontre se fit, sans provoquer aucune opposition de la part des indigènes.

Ces matelots, âgés l'un de trente cinq ans, l'autre de quarante, étaient d'origine moscovite. Les traits tirés, la figure famélique, leurs vêtements de marins enveloppés de pelletteries en lambeaux, éprouvés par la faim non moins que par le froid, la figure à peine reconnaissable, sous une épaisse chevelure et une barbe en désordre, ils avaient l'air fort misérables. C'étaient cependant des hommes solides, vigoureusement constitués, et qui, à l'occasion, pourraient donner un bon coup de main. Toutefois, il ne parut pas qu'ils fussent très désireux de se lier avec ces étrangers dont ils avaient appris l'arrivée sur l'île Kotelnyi. Et, pourtant, l'identité de situation, un désir commun d'en sortir en s'aidant les uns les autres, auraient dû les rapprocher de la famille Cascabel.

M. Serge interrogea ces deux hommes en russe. Le plus âgé déclara s'appeler Ortik et le plus jeune Kirschef. Après une certaine hésitation, ils se décidèrent à raconter leur histoire.

"Nous sommes des matelots du port de Riga, dit Ortik. Il y a un an, nous avons embarqué à bord du balinier *Vremia*, pour une campagne de pêche dans la mer Arctique. Par malheur, à la fin de la saison, notre navire n'a pu regagner à temps le détroit de Behring, et il a été pris par les glaces, qui l'ont écrasé dans le nord des Liak-

hoff. Tout l'équipage a péri, à l'exception de Kirschef et de moi. Après nous être jetés dans une embarcation, la tempête nous a chassés sur les îles de la Nouvelle-Sibérie, où nous sommes tombés au pouvoir des indigènes.

—A quelle époque ? demanda M. Serge.

—Il y a deux mois !

—Et quel accueil vous a-t-on fait ?...

—Le même qu'à vous, sans doute, répondit Ortik. Nous sommes prisonniers de Tchou-Tchouk, et il ne nous relâchera que contre rançon...

—Et où la prendre ? reprit Kirschef.

Puis, d'un ton assez brusque, Ortik ajouta :

"A moins que vous n'ayez de l'argent... pour nous... car nous sommes compatriotes, je penso ?

—En effet, répondit M. Serge, mais l'argent que nous possédions a été volé par les indigènes, et nous sommes aussi dénués de ressources que vous pouvez l'être !

—Tant pis ! répliqua Ortik.

Tous deux donnèrent alors quelques détails sur leur manière de vivre. C'était cette cavité, étroite et obscure, qui leur servait de demeure, et on leur laissait une certaine liberté tout en les surveillant. Leurs vêtements étaient en lambeaux, ils n'avaient d'autre nourriture que la nourriture habituelle des indigènes, et c'est à peine si cela leur suffisait. Ils pensaient, du reste, que la surveillance deviendrait beaucoup plus sévère au retour de la belle saison, lorsqu'une évasion serait possible.

"Comme il suffira de s'emparer d'un canot de pêche pour passer sur le continent, il est certain que les indigènes se défieront davantage, et peut-être nous enfermeront-ils ?..."

—Mais la belle saison, répondit M. Serge, elle ne viendra pas avant quatre ou cinq mois, et rester prisonnier jusque-là...

—Avez-vous donc un moyen de vous échapper ?... demanda vivement Ortik.

—Non, pour l'instant, répondit M. Serge. En attendant, il est tout naturel que nous cherchions à nous entraider. Vous paraissez avoir beaucoup souffert, mes amis, et si nous pouvons vous être utiles..."

Les deux matelots remercièrent M. Serge, sans montrer trop d'empressement. Si, de temps à autre, il voulait leur procurer une nourriture un peu meilleure, ils lui en seraient reconnaissants. Ils n'en demandaient pas davantage, à moins qu'on ne voulût leur faire don de quelques couvertures. Quant à demeurer ensemble, non ! Ils préféreraient habiter leur trou, tout en promettant d'aller rendre visite à la famille.

M. Serge et M. Cascabel — qui avaient saisi quelques mots de cette conversation — prirent congé des deux matelots. Bien que ces hommes eussent une physionomie peu sympathique, ce n'était pas une raison pour ne point leur venir en aide. Des naufragés se doivent entre eux secours et assistance. On les soulagerait donc dans la mesure du possible, et, s'il se présentait quelque occasion de s'enfuir, M. Serge ne les abandonnerait pas. C'étaient des compatriotes à lui... C'étaient des hommes comme lui !

Quinze jours s'écoulèrent, pendant lesquels on se fit graduellement aux exigences de cette nouvelle situation. Chaque matin, obligation de comparaître devant le souverain indigène et de subir ses instances au sujet de la rançon qu'il exigeait. Il s'emportait, faisait des menaces, attestait ses idoles... Ce n'était pas pour lui, c'était pour elles qu'il réclamait le tribut de la délivrance.

"Vieux fourbe ! s'écriait M. Cascabel. Commence donc par rendre l'argent !... On verra après !"

En somme, l'avenir ne laissait pas d'être inquiétant. On pouvait toujours craindre qu'il ne voulût mettre ses menaces à exécution, ce Tchou-Tchouk, ou plutôt ce "Chou Chou," comme l'appelait M. Cascabel, bien que ce petit nom d'amitié "lui allât comme un chapeau de bergère à un English à cheveux jaunes !"

Et toujours, il s'ingéniait pour trouver le moyen de lui jouer un tour de sa façon. Lequel ? Il cherchait et ne trouvait pas. Aussi, se demandait-il si son sac n'était pas vide, et, par son sac, il entendait sa cervelle. En vérité, l'homme qui s'était permis d'avoir cette belle idée, aussi har-

die que regrettable, de revenir d'Amérique en Europe par le chemin de l'Asie, n'avait que trop de raison de se dire qu'il n'était plus qu'une bête !

"Mais non, César, mais non ! lui répétait Cornélia. Tu finiras par imaginer quelque bon truc ! Ça t'arrivera au moment où tu y penseras le moins !

—Tu le crois ?...

—J'en suis sûr !"

N'était-ce pas touchant de voir l'imperturbable confiance que Mme Cascabel gardait dans le génie de son mari, en dépit de son malencontreux projet de voyage !

Du reste, M. Serge était là pour leur donner du cœur à tous. Et pourtant, les tentatives qu'il faisait dans le but d'amener Tchou-Tchouk à se relâcher de ses prétentions n'obtenaient aucun succès. Au surplus, il n'y avait pas lieu de se montrer trop impatient. Alors même que le chef indigène eût consenti à lui rendre la liberté, la famille Cascabel n'aurait pu quitter l'île Kotelnyi en plein cœur de l'hiver, par une température qui oscillait entre trente et quarante degrés au-dessous de zéro.

Le 25 décembre étant arrivé, Cornélia voulut que la Noël fût célébrée avec quelque éclat. L'éclat, ce serait tout simplement d'offrir à ses convives un dîner plus soigné, plus abondant que d'habitude, et où les conserves devaient faire tous les frais. En outre, comme elle ne manquait ni de farine, ni de riz, ni de sucre, l'excellente ménagère mit tous ses soins à confectionner un gâteau gigantesque, dont le succès était assuré d'avance.

Les deux matelots russes furent invités à ce repas, et ils se rendirent à l'invitation. C'était la première fois qu'ils pénétraient à l'intérieur de la *Belle-Roulotte*.

Dès que l'un d'eux eut parlé — celui qui se nommait Kirschef — le son de la voix de cet homme frappa Kayette. Il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue. Dire où elle avait pu l'entendre, cela lui eût été impossible.

D'ailleurs, ni Cornélia, ni Napoleone, ni Cloude lui-même ne se sentirent attirés par ces deux hommes, qui semblaient gênés en présence de leurs semblables.

Vers la fin du repas, sur la demande d'Ortik, M. Serge fut amené à raconter les aventures de la famille Cascabel dans la province alaskienne. Il dit comment il avait été recueilli par elle à demi-mort, après la tentative d'assassinat commise sur sa personne par des complices de la bande Karnof.

Si leur figure eût été en pleine lumière, on eût pu voir ces deux matelots échanger un singulier regard, au moment où il fut question du crime. Mais ce détail passa inaperçu, et, après avoir pris leur bonne part du gâteau, qui fut largement arrosé de vodka, Ortik et Kirschef quittèrent la *Belle-Roulotte*.

A peine étaient-ils dehors que l'un disait :

"En voilà, une rencontre !... C'est le Russe que nous avons attaqué sur la frontière, et que cette damnée Indienne nous a empêchés d'achever..."

—Et de voler ! répliqua l'autre.

—Oui !... ces milliers de roubles qui sont maintenant entre les mains de Tchou-Tchouk !"

Ainsi, les deux prétendus matelots étaient des malfaiteurs qui faisaient partie de cette bande de Karnof, dont les forfaits avaient jeté l'épouvante dans tout l'Ouest-Amérique. A la suite de leur coup manqué contre M. Serge, qu'ils n'avaient pu dévisager au milieu de l'obscurité, ils étaient parvenus à regagner Port Clarence. Puis, quelques jours plus tard, au moyen d'une barque volée par eux, ils avaient essayé de traverser le détroit de Behring ; mais, entraînés par les courants, après avoir failli cent fois périr, ils étaient venus s'échouer sur la principale île de l'archipel des Liakhoff, où ils avaient été faits prisonniers par les indigènes.

VI

HIVERNAGE

Telle était la situation de M. Serge et de ses compagnons de voyage à la date du 1^{er} janvier 1868. Déjà très alarmante par cela qu'ils étaient

prisonniers des Néo-Sibériens de l'archipel Liakhoff, elle se compliquait encore de la présence d'Ortik et de Kirschief. Qui sait si ces deux scélérats ne cherchaient pas à tirer profit de cette rencontre si inattendue ? Heureusement, ils ignoraient que le voyageur, attaqué par eux sur la frontière alaskienne, fût le comte Narkine, un condamné politique évadé de la forteresse d'Iakoutsk, que M. Serge fût ce fugitif, qui cherchait à rentrer en Russie en se mêlant au personnel d'une troupe foraine. S'ils l'avaient su, ils n'auraient certainement pas hésité à servir de ce secret, à faire du chantage vis-à-vis du comte Narkine, à le livrer même aux autorités moscovites, en échange d'une grâce ou d'une prime consentie en leur faveur. Mais on pouvait-on craindre que le hasard révélât un secret dont les époux Cascabel avaient seuls connaissance ?

Du reste, Ortik et Kirschief continuaient à vivre isolément, bien qu'ils fussent très décidés, le cas échéant, à joindre leurs efforts à ceux de M. Serge pour recouvrer leur liberté.

Ce qui n'était que trop évident, c'est qu'il n'y avait rien à tenter pendant cette période hivernale de l'année polaire. Le froid était devenu excessif, au point que l'air humide, rejeté par la respiration, se transformait en neige. Le thermomètre descendait parfois à quarante degrés au-dessous du zéro centigrade. Même avec des temps calmes, il aurait été impossible de supporter une telle température. Cornélia et Napoléone n'osaient plus sortir de la *Belle-Roulotte*, et, d'ailleurs, on les en eût empêchées. Aussi, combien ces journées sans soleil, ou plutôt ces nuits de près de vingt-quatre heures, leur paraissaient interminables !

Kayette, il est vrai, habituée aux hivers du Nord-Amérique, ne craignait pas de braver le froid du dehors. C'est également ce que faisaient les femmes indigènes. Elles vaguaient à leurs travaux habituels, vêtues d'une double robe de peau de renne, enveloppées du park de fourrure, chaussées de bas en pelletterie et de mocassins en cuir de phoque, coiffée d'un bonnet garni de peau de chien. On ne leur voyait même pas le bout du nez -- ce qui n'était pas à regretter, semblait-il.

M. Serge, M. Cascabel, ses deux fils et Clou-de-Girofle, étroitement serrés dans leurs fourrures, faisaient quotidiennement la visite obligatoire à Tchou-Tchouk, ainsi que les deux matelots russes, auxquels on avait procuré de chaudes couvertures.

En somme, les habitants de la Nouvelle-Sibérie n'hésitent point à sortir, quelque temps qu'il fasse. Ils chassent à la surface des longues plaines, durcies par le froid, se désaltérant de neige, se nourrissant de la chair des animaux qu'ils tuent en route. Leurs traîneaux, très légers, fabriqués avec les maxillaires, les côtes et les fanons de baleine, sont montés sur des patins ou raquettes qu'ils garnissent d'une couche de glace en les arrosant au moment du départ. Ils ont pour attelage des équipages de rennes, qui leur rendent d'excellents services. Quant à leurs chiens, de race samoyède, ils ressemblent à des loups, dont ils ont d'ailleurs la férocité ; ils sont hauts sur pattes, et doublés d'une épaisse fourrure noire et blanche ou jaune et brune.

Lorsque les Néo-Sibériens voyagent à pied, ils chaussent la longue raquette, le "ski", autrement dit le patin à neige, avec lequel ils franchissent rapidement de vastes espaces, sur le bord des détroits qui séparent les diverses îles de l'archipel, en suivant les "tundras", bandes de terre le plus ordinairement formées sur la lisière des rivages arctiques.

Les indigènes des Liakhoff sont très inférieurs aux Esquimaux de l'Amérique septentrionale pour la fabrication des armes. Arcs et flèches, voilà tout ce qui constitue leur arsenal offensif et défensif. Pour engins de pêche, ils possèdent des harpons, avec lesquels ils attaquent la baleine, et des filets qu'ils tendent sous les "grundis", sortes de glaces de fond, où les phoques se laissent prendre. Ils font aussi usage de lances et de couteaux dans leurs luttes contre les morses -- ce qui n'est pas sans quelque danger, car ces animaux sont des mammifères redoutables.

Mais le fauve, dont ils ont surtout à appréhender la rencontre ou l'attaque, c'est l'ours

blanc, que les froids intenses de l'hiver, la nécessité de se procurer un peu de nourriture après de longs jours de jeûne, poussent quelquefois jusqu'aux villages de l'archipel. Il faut le reconnaître, là, ces indigènes font preuve de bravoure ; ils ne fuient pas devant le puissant animal dont l'abstinence accroît la férocité ; ils se jettent sur lui, résolument, le couteau à la main, et la lutte finit le plus souvent à leur avantage.

A plusieurs reprises, en effet, la famille Cascabel fut témoin d'une agression de ce genre, dans laquelle l'ours polaire, après avoir grièvement blessé plusieurs hommes, ne tarda pas à succomber sous le nombre. Toute la tribu accourut alors, et le village fut en fête. Quelle aubaine que cette chair d'ours -- excellente, paraît-il, pour des estomacs sibériens ! Les meilleurs morceaux allèrent, comme de juste, figurer sur la table ou plutôt dans l'écuille de Tchou-Tchouk. Quant à ses très humbles sujets, ils eurent chacun une petite part de ce qu'il voulait bien leur laisser. De là, une occasion de se livrer à des libations prolongées, qui amenèrent l'ivresse générale -- ivresse produite par l'absorption d'une liqueur composée avec les jeunes pousses de salix et de rhodiola, les sucres de l'airelle rouge et ces baies jaunes de marais, dont on fait une abondante récolte pendant les quelques semaines de la saison chaude.

En réalité, les ours sont rares dans ces archipels, et il n'y a pas à compter sur ce gibier, dont la capture ne laisse pas d'être fort périlleuse. Aussi la viande de renne forme-t-elle le fond de l'alimentation indigène, et les femmes préparent avec le sang de l'animal une soupe qui n'excite jamais chez les Cascabel qu'une invincible répugnance.

Si l'on demande comment les rennes peuvent vivre pendant l'hiver, on répondra simplement que ces animaux ne sont point gênés de découvrir leur nourriture végétale même sous l'épaisse couche des neiges. D'ailleurs, d'énormes provisions de fourrages sont récoltées avant les premiers froids, et cela suffit à l'alimentation des milliers de ruminants que renferment les territoires de la Nouvelle-Sibérie.

"Des milliers !... Et dire qu'une vingtaine, sans plus, feraient si bien notre affaire !" répétait M. Cascabel, en se demandant de quelle façon il parviendrait à remplacer son attelage.

Il est à propos, ici, d'insister sur ce fait, que les habitants des îles Liakhoff sont non seulement idolâtres, mais extrêmement superstitieux, qu'ils rapportent tout à leurs divinités, et obéissent en aveugles aux idoles fabriquées de leurs propres mains. Cette idolâtrie passe toute croyance, et, entre tous, le grand chef Tchou-Tchouk pratiquait sa religion avec un fanatisme que ses sujets partageaient volontiers.

Chaque jour, Tchou-Tchouk se rendait à une sorte de temple, ou plutôt de lieu sacré, nommé le Vorspiik, c'est-à-dire "la grotte aux prières." Les divinités, représentées par de simples poteaux de bois peints, étaient rangées au fond d'une excavation rocheuse, dans laquelle les indigènes se prosternaient tour à tour. Ils ne poussaient point l'intolérance, jusqu'à interdire aux étrangers de s'approcher du Vorspiik ; au contraire ils les invitaient à venir. Aussi M. Serge et ses compagnons purent-ils satisfaire leur curiosité en visitant les idoles néo-sibériennes.

A l'extrémité de chacun de ces poteaux grimpaient de hideuses têtes de volatiles, yeux ronds et rouges, becs formidables largement ouverts, crêtes osseuses qui se recourbaient en cornes. Les fidèles venaient s'étendre au pied de ces poteaux, ils y collaient leurs oreilles, ils faisaient leurs prières, et, bien que le dieu ne leur eût jamais répondu, ils s'en allaient avec la persuasion d'avoir entendu sa réponse -- réponse généralement conforme à la secrète pensée de l'adorateur. Lorsqu'il s'agissait d'une question relative à quelque nouveau tribut que Tchou-Tchouk voulait imposer à ses sujets, ce roubleur ne manquait pas d'obtenir l'approbation céleste, et pas un de ses sujets n'eût résisté à un ordre venu de si haut.

Un jour de chaque semaine, il y avait une cérémonie religieuse plus importante, en ce sens que les indigènes s'y rendaient en grande pompe. Qu'il fit un froid intense, que le chasse-neige se déchaînât avec une violence de coups de faux,

lancés au ras du sol, personne n'hésitait à suivre Tchou-Tchouk au Vorspiik. Et, depuis l'arrivée de la *Belle-Roulotte*, sait-on comment hommes et femmes s'accoutraient pour ces solennités ? Avec les oripeaux volés à la famille, qu'ils portaient pardessus leurs vêtements, les maillots déteints de M. Cascabel, les jupes défraîchies de Cornélia, les casques de leurs enfants, le casque à panache de Clou-de-Girofle ! Et le piston dans lequel l'un soufflait à perdre haleine, le trombone dont l'autre tirait des sons invraisemblables, et le tambour, la grosse caisse, tous ces instruments d'un orchestre forain, qui contribuaient par leur assourdissant vacarme à l'éclat de la fête !

C'est alors que M. Cascabel hurlait contre ces coquins, contre ces voleurs, qui se permettaient d'user ses costumes, qui risquaient de désarticuler son trombone, de fausser son piston, de crever sa grosse caisse !

"Canailles !... Canailles !" répétait-il, et M. Serge lui-même ne parvenait pas à le calmer.

En se prolongeant de la sorte, la situation commençait à devenir énervante, tant s'écoulaient lentement les jours et les semaines ! Et puis, quelle serait la fin de cette aventure, si même elle en avait une ? Toutefois, le temps qui ne pouvait plus être employé aux exercices -- et M. Cascabel pensait que son personnel serait singulièrement rouillé quand il arriverait à la foire de Perm, -- ce temps ne s'écoulait pas sans quelque profit. Dans le but de réagir contre le découragement, M. Serge ne cessait d'intéresser ses auditeurs par ses récits et ses leçons.

En revanche, M. Cascabel avait voulu lui apprendre plusieurs tours de passe-passe et d'escamotage -- pour son plaisir, disait-il. Mais, en réalité, cela pourrait servir à M. Serge, s'il devait jamais jouer au naturel le rôle de saltimbanque, afin de mieux tromper la police moscovite. Quant à Jean, il s'occupait de compléter l'instruction de la jeune Indienne. L'élève s'exerçait à lire et à écrire sous la direction de son jeune professeur. Kayette avait une si vive intelligence, et Jean montrait tant de zèle pour la développer ! Était-il donc dit que ce brave garçon, si passionné pour l'étude, si heureusement doué, ne serait jamais qu'un pauvre forain, qu'il ne parviendrait pas à s'élever dans l'ordre social ? Mais, cela, c'était le secret de l'avenir, et quel avenir était réservé à cette famille, au pouvoir d'une tribu sauvage, sur les dernières limites du monde connu ?

En effet, les exigences de Tchou-Tchouk ne paraissaient pas devoir se modifier. Ses prisonniers, il ne les relâcherait point sans rançon, et il ne semblait guère qu'un secours pût leur venir du dehors. Quant à l'argent réclamé par ce rapace souverain des îles Liakhoff, comment arriverait-on à se le procurer ?

Il est vrai, les Cascabel possédaient un trésor -- sans le savoir. C'était la pépite, la fameuse pépite du jeune Sandre -- du moins le gamin n'avait aucun doute au sujet de sa valeur. Lorsque personne ne le voyait, il la tirait de sa cachette, il la contemplait, il la frottait, il la polissait. Certes, il n'eût point hésité à la sacrifier pour désintéresser Tchou-Tchouk et racheter sa famille. Mais un morceau d'or, sous cette forme et cette apparence de caillou, jamais le "Chou-Chou" de son père n'eût voulu l'accepter pour de l'argent comptant. Aussi, Sandre s'en tenait-il à son idée d'attendre le retour en Europe, et là, il saurait bien changer sa pépite contre du bon or monnayé, qui remplacerait avantageusement les dollars volés en Amérique !

Rien de mieux, en somme, si ce retour en Europe pouvait jamais être effectué. Or, il n'y avait pas apparence qu'il fût proche ! Et c'est bien ce dont se préoccupaient les deux malfaiteurs, que la mauvaise fortune avait jetés sur le chemin de la famille Cascabel.

Un jour, -- 23 janvier, -- Ortik se présenta à la *Belle-Roulotte*, afin de s'entretenir avec M. Serge, Jean et son père, à propos de leur rapatriement. En réalité, son but était de savoir ce que les prisonniers comptaient faire pour le cas où Tchou-Tchouk leur permettrait de quitter l'île Kotelnýi.

Et tout d'abord :

"Monsieur Serge, demanda-t-il, lorsque vous êtes parti de Port-Clarence, votre intention était-elle d'hiverner en Sibérie ?

—Oui, répondit M. Serge, il était convenu que nous chercherions à atteindre quelque bourgade, où nous séjournerions jusqu'à la belle saison. Pourquoi me demandez-vous cela, Ortik ?

—Parce que je désirerais savoir si vous songez à reprendre votre premier itinéraire, en admettant que ces maudits indigènes vous rendent la liberté...

—Non point, répliqua M. Serge, car ce serait allonger inutilement une route déjà longue. Il serait préférable, suivant moi, de prendre direction sur la frontière russe, afin de gagner l'une des passes de l'Oural...

—Dans le nord de la chaîne, alors ?...
—Sans doute, puisque ce serait le chemin le plus court que nous suivrions à travers la steppe.

—Et votre voiture, monsieur Serge ? reprit Ortik. Est-ce que vous la laisseriez ici ?

M. Cascabel avait évidemment compris la question, car il se hâta de répondre :

—Laisser la Belle Roulotte !... Non, certes, si je puis me procurer un attelage, et avant peu... j'espère bien...

—Avez-vous une idée ?... demanda M. Serge.

—Pas l'ombre ; mais Cornélia ne cesse de me répéter qu'il m'en viendra une, et Cornélia ne s'est jamais trompée ! Voilà une femme supérieure, et qui me connaît bien, monsieur Serge !

Toujours le même, cet étonnant César Cascabel, toujours confiant dans son étoile, et ne pouvant s'imaginer que quatre Français et trois Russes ne viendraient pas à bout d'un Tchou-Tchouk !

M. Serge avait fait connaître à Ortik l'opinion de M. Cascabel sur la question de la Belle-Roulotte.

—Cependant, pour emmener votre voiture, reprit le matelot russe, qui tenait, paraît-il, à insister sur ce point, il vous faudra un attelage de rennes...

—Comme vous dites.
—Et vous pensez que Tchou-Tchouk vous le fournira ?...
—Je pense que M. Cascabel trouvera le moyen de l'y obliger.
—Et alors vous essayerez de rejoindre la côte sibérienne en traversant l'icefield ?...
—Parfaitement !

(A suivre)

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 25 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES DIMANCHES
APRES-MIDI ET SOIR

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 21 septembre, après-midi et soir.

La première et la meilleure des pièces sur les pompiers, Le grand mélodrame de la vie de New York.

"THE STILL ALARM"

Ecrit par Joseph Arthur. Revu et amélioré par l'addition de splendides décors neufs et l'engagement d'une troupe exceptionnellement forte, par Davis et Keogh, Edwin F. Mayo, dans le rôle principal.

Prix 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
Semaine suivante: "N. S. WOODS".

QUEEN'S - THEATRE

Tous les soirs à 8 1/2 heures. Matinée Samedi à 2 1/2 heures p.m.

Grande représentation de ---

CLEOPATRA

Semaine suivante, commençant lundi, le 1er octobre.

Mr. Robert Hilliard dans la célèbre...
... farce-comique "The Nominee"

Prix réguliers: matinée 25c, 50c et 75c; soir 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 28 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

A venir: "WANG."

A VENDRE!

Un Magnifique TERRAIN
VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par
127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont
FAITS à la MAIN
avec le meilleur
Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face
aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

10c NET
Arôme exquis
"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME

15c CHACUN
Ou 2 pour 25c
De n'importe quel Cigare importé sur le marché
"LA SONADORA"
Recina Victoria Fior Hinn
Tumbadero

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR. GODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 94

OCCASION
A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié en toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoie franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

J. W. BLANCHET

MARCHAND

1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de **Merceries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bell 1365.

A. E. De Lorimier, L.L.B.

Eng. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1337. MONTREAL, avril 7-95

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL, juillet 7-94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

NO. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire.)

— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIÈCLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LIRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lannartienne. — Abonnement, 5 frs. par an, Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Bannau, Place Louvois, Paris, France.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

Cie Coloniale
CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
DU **Planteur**
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques;

N'achetez pas un article inférieur. Le meilleur moyen pour cela, ACHETEZ LES ALLUMETTES DE E. B. EDDY.

21 juil. '95.

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

ET
Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94